

Préface

La Divine Comédie de Jean Taousson

Les scribes qui racontent l'Histoire ou inventent les légendes manquent souvent d'imagination.

Jean Taousson en a à revendre.

Pour rendre la légende plus vraie que l'Histoire (comme il est dit dans un western), à moins que ce ne soit pour rendre l'Histoire plus belle que les légendes, il réécrit tout, mélange tout, se permet tout et touille dans le chaudron paradisiaque une éternité passablement piquée des vers.

Son héros est terrien "*d'origine européenne, de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne*". Et féru de théologie, d'histoire, de littérature, de cinéma, de sport... bref : d'une culture qui a parfois tendance à s'étaler comme la confiture. Il est mort par inadvertance, a été envoyé au Paradis par une erreur de l'administration céleste (comme quoi tout le monde peut se tromper) et a été gardé parmi les élus par pure bonté divine.

Un pied dans l'ici-bas, l'autre dans l'au-delà, il nous entraîne dans un vagabondage spatio-temporel sur un nuage à réaction. Tout peut arriver et tout arrive. Les siècles, les événements, les situations, les personnages se télescopent. Les gloires de l'histoire, les héros de fiction, les saints, les pédés et les putes – puisqu'il est dit qu'*on ira tous au Paradis* – se bousculent dans une pagaille mystique et farfelue. La matière est riche en jongleries, calembours, raccourcis vertigineux qui provoquent l'hilarité ou laissent rêveurs. On pense à Antoine Blondin (*L'Europe buissonnière*), à Marcel Aymé (de plain-pied dans le fantastique).

À imaginer un Paradis aussi désordonné que la Terre, si ce n'est plus, à passer à la moulinette de la dérision les poncifs de l'existence terrestre dans un empilement d'anachronismes cocasses, parfois scandaleux, les effets satiriques sont garantis.

Par exemple : faire appel aux historiens grecs pour clouer le bec à nos socialistes ; Charles Martel sidéré d'apprendre que les Sarrasins, qu'il avait chassés, sont revenus en France et sont bien

accueillis ; Jeanne d'Arc qui entend toujours des voix – celles de Frank Sinatra et Dean Martin sur son walkman ; Henri III qui interpelle Jeanne : "*Alors, toujours pucelle ?*" et La Hire qui répond : "*Et toi, toujours pédé ?*" ; De Gaulle et sa clique jugés par les laissés-pour-compte du *sens de l'Histoire* (en particulier les Pieds-Noirs dont la grande gueule et le sans-gêne sont proverbiaux), et bénéficiant de l'indulgence du Tribunal suprême.

À croire que Saint Pierre, le Christ et Dieu lui-même étaient gaullistes !

Jean Taousson a écrit sa *Divine Comédie* sans passer par les neuf cercles de l'Enfer. C'est la métaphysique expliquée aux nuls, le nouveau catéchisme pour les cancre, un remède contre l'angoisse existentielle. Un grincheux dira : "*Voilà tout ce qu'il reste de l'humanisme chrétien du Moyen-Âge*" : un jeu de société dont la règle est d'imaginer les rencontres les plus improbables, avec les dialogues les plus probables.

Pour conclure, Jean Taousson renvoie son héros d'où il vient : sur la Terre. Dans un geste compensatoire pour le grave préjudice subi, le Ciel lui donne les moyens d'accomplir la quête de gloire sur les rings de boxe, rêve qu'il a sacrifié jadis à l'amour de sa femme.

Clandestinement expédié à la frontière méxicano-californienne, sous une fausse identité, avec cent dollars en poche, l'adresse d'un club pugilistique de San Diego griffonnée sur un bout de papier et les salutations de Saint Pierre, notre bonhomme devra se bâtir une deuxième vie dans la nostalgie de la première à la force de ses poings, bénis par Dieu.

On aurait pu croire à une autre fin, moins prosaïque, mais à l'évidence, Jean Taousson a pour le *noble art*, une affection certaine.

Et sa chance est que le Christ la partage depuis qu'il a boxé les marchands du Temple !

Norbert Multeau